



Président d'honneur
Robert Rotrou

ALPHY

Journal officiel de l'Académie Alphonse Allais

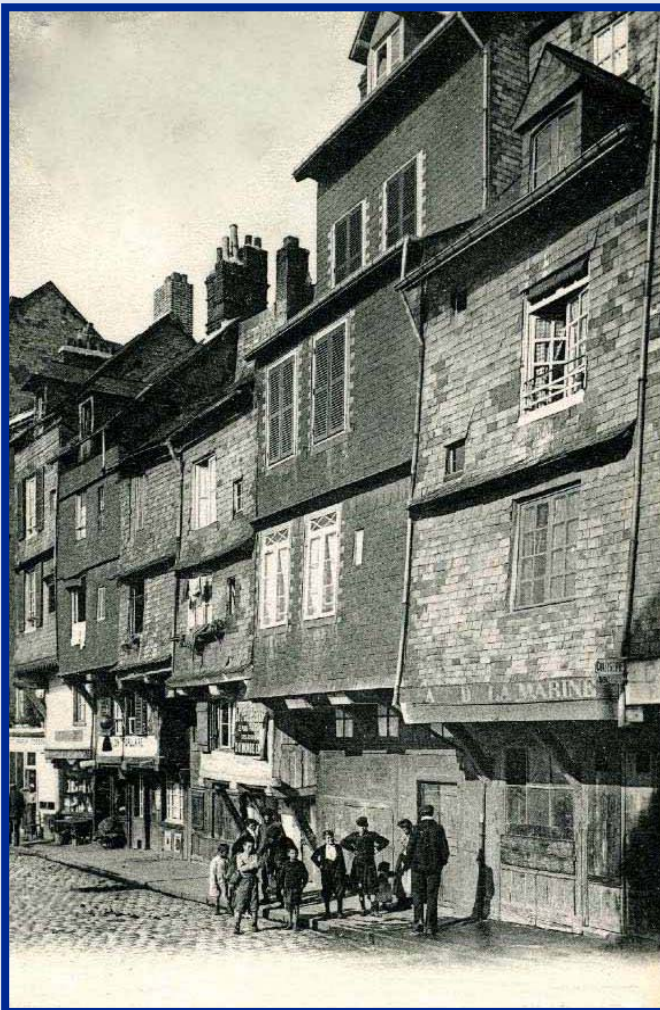
« Quelquefois, la langue me fourche, et au lieu de dire : ami d'Honfleur,
je dis : fleur d'ami d'Hon ! »

11^e année – n° 40 – avril 2026



Président d'horreur
Des Vices

Spécial Honfleur



Honfleur au temps d'Allais
Années 1900



Rue de la Bavole à Honfleur
Claude Monet – 1864

« Plus beau panorama du monde »,
selon Jules Renard,
Honfleur,
patrie de notre Alphonse Allais,
méritait assurément
ce numéro spécial.

**Bienvenue
en terre normande !**

2422 JOURS

Au 1^{er} avril 2026, 2422 jours se sont écoulés depuis que M^e Alain Fraitag, gloire du Barreau de Paris,
et défenseur de l'Association des Amis d'Alphonse Allais, a affirmé avoir déposé plainte contre nous.

La lenteur de la justice française ne laisse pas de nous étonner...

Le courrier des lecteurs

Cher Maître,

On a dit que Cervantes, Shakespeare, Goethe et Molière ne durent leur génie qu'au fait qu'ils étaient respectivement Espagnol, Anglais, Allemand ou Français. Si la géographie influe tant sur la production littéraire, ne peut-on supposer que l'œuvre d'Alphonse Allais eût été différente s'il avait vu le jour à Marseille ?

Alain Culte

Cher Alain Culte,

La question est d'importance. Pour tenter d'y répondre, il nous fallait un érudit. Nous avons donc approché Patrick Moulin, «l'artificielle intelligence de La Crémaillère 1900», qui s'est plu à imaginer ce que le «Marseillais» Allais aurait écrit en amorce de son célèbre conte «Les Zèbres» (À se tordre, Paul Ollendorff éditeur, 1891) s'il était né sur la Canebière :

«— Ça te ferait-il bien plaisir, Tonin, d'assister à un spectacle vraiment fada, fan de chichoule ?

— Té! Tu me vois faire le fadaïre ?

— Non. Marius m'a escagassé, peuchère, en demandant où.

Cette proposition était faite par son collègue Sapeck, sur la jetée de Honfleur.

— Où a lieu cette représentation extraordinaire, et quand ?

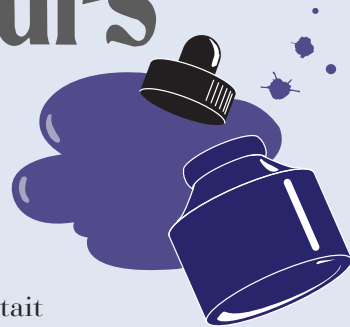
— Vers quatre ou cinq heures, à Villerville, sur la route, con.

— Oh ! bonne mère ! nous n'avons que le temps !

— Nous l'avons... Ma voiture nous attend devant le bar de la Marine de César.

Il faisait un temps à ne pas mettre un gabian dehors. Mais après deux ou trois pastagas ils partirent rejoindre les pitchouns chez la mère Toutain.»

Francisque Sarcey petit-fils



LES ANAGRAMMES NORMANDES DE JPS

Claude Monet

Monde actuel

Gustave Courbet, L'Origine du monde

Ce vagin où goutte l'ombre d'un désir

Eugène Boudin

Une Bigoudène

Charles Baudelaire

Chaleur de la braise

« La musique souvent me prend comme une mer »

Un murmure, comme le vaste monde qui pense

Des impressionnistes

Missions des peintres

Les Nymphéas

Pâles hymens

Jacques Perry-Salkow

Grande Chancellerie de l'Académie Alphonse Allais

L'Académie Alphonse Allais est une association à but non lucratif régie par la loi et le décret de 1901, dont le siège social est en mairie de Honfleur (Calvados).

Son enregistrement a été effectué en sous-préfecture de Lisieux (Calvados) le 1^{er} août 1985 sous le n° 3025.

Il a fait l'objet d'un accusé de réception de la sous-préfecture le 2 août 1985.

Publicité en a été faite par publication au Journal officiel de la République française.

Son nom est déposé à l'INPI sous le numéro national 18 4 478 925.

L'Académie Alphonse Allais est administrée par une Grande Chancellerie, composée à ce jour comme suit :

Président – Grand Chancelier: Jean-Pierre Delaune – **Camerdingue:** Marc Balland

Garde du Sceau, détenteur de la Comète: Xavier Marchand

Adjoint à la Grande Chancellerie. Détenteur des paroles du maître: Patrice Delbourg

L'Académie Alphonse Allais est propriétaire de la marque Prix Alphonse-Allais, déposée à l'Institut national de la propriété industrielle (INPI) sous le numéro national 17 4 396 295.

Honfleur-Québec

À U XVII^e SIÈCLE, Honfleur était un des principaux points de départ vers les Amériques. Samuel de Champlain s'y embarqua plusieurs fois afin d'aller explorer le territoire canadien, et notamment fonder la ville de Québec. Sur ses traces, les Normands furent les plus nombreux à venir peupler la Nouvelle-France¹, souvent avec pour seule richesse leur parler régional.

Le langage populaire du Québec en a gardé sa part d'héritage, même diluée au passage des récentes générations. Une évolution similaire a dû s'observer en Normandie, ce qui n'empêche qu'on puisse toujours y entendre, entre les vieux *péqueux* (pêcheurs) de la côte, les expressions que les uns et les autres ont longtemps partagées.

Ainsi, Alphonse Allais, parti en 1893 à bord du paquebot *La Touraine* en direction de New York et, après Chicago, terminant son périple par Montréal, eut le plaisir de découvrir que, tout comme à Honfleur, manger s'y disait *maquer* (de mâcher). Pareillement, on *s'ostinait* plutôt que de s'obstiner, *cri* quelqu'un (de quérir) signifiait l'aller chercher, on disait *dreit* pour droit, *siau* pour seau, *astheure* pour maintenant, à *tantôt* pour à plus tard, *abrier* pour couvrir, *clencher* pour actionner une poignée de porte. Les *ti* et *tite* (pour petit et petite) servaient aussi couramment de préfixes. Et notre voyageur n'aurait guère sursauté s'il s'était vu offrir une *catin* en souvenir, ce mot étant alors privilégié, ici comme là, pour nommer une poupée !

Honfleur avait, de plus, quelques spécialités uniques à son lexique : les *nés natifs* étaient les habitants à y avoir véritablement vu le jour – tandis que les *horsains*,



ou « pas d'*cheux nous* », englobaient à plus forte raison les *baignassouts*, ces estivants aisés friands de bains de mer. On désignait la Seine par l'*iau* (l'eau), *bacouetter* signifiait bavarder. Pour ajouter enfin à la réputation normande du oui et du non, *rien* se traduisait par... très.

De même qu'au Québec encore aujourd'hui, on se disait bonjour (*boujou* à Honfleur), aussi bien en partant qu'en arrivant.

Le parler québécois, lui, reste avec des vestiges du vocabulaire maritime.

Si plus personne n'appelle son linge son *butin*, d'autres termes ont bien survécu, y compris en ville. On *débarque* de l'autobus, on *s'échoue* dans un bar, on *amarre* son chien. Le *coqeron* est devenu une remise exiguë attenante à la maison, et pour le bâtir on se sera *greyé* (de gréer) des outils nécessaires.

Plus près de l'Atlantique, où un *forban* est un galopin, on ne flâne pas, on *gabote* (de caboter) ; on ne renverse pas son verre, on le *chavire* ; on ne s'habitue pas, on *s'amarine* ; et lorsqu'on est très énervé, on a *les garcettes en l'air* (du nom d'un petit cordage de navire).

Quel dommage ! il est déjà temps de *se boujouter* à la mode de Honfleur. Mais c'est en regrettant tous qu'Alphy n'ait pas su qu'une rue de Québec porterait un jour son nom. 🧠

Frédérique P. Lamoureux

Ambassadeur pour l'Atlantique Nord et Mazamet

1. Actuellement, environ un tiers des descendants francophones de la Colonie ont des patronymes normands. Deux communes québécoises, baptisées Honfleur et Sainte-Monique-de-Honfleur, rappellent ce passé en honorant la mémoire de Champlain, « Père de la Nouvelle-France ».



Directeur de publication : Jean-Pierre Delaune

Rédacteur en chef : toute la bande

Comité de rédaction : Marc Balland – Frédéric Brettinni – Pierre Dérat – Xavier Marchand

Ambassadeurs :

. Pour l'Atlantique Nord et Mazamet : Frédéric P. Lamoureux

. Pour la péninsule Ibérique et Chennevières-sur-Marne : Frédéric Lapprand

. Pour les Antilles et Ozoir-la-Ferrière : Éric Prudent

. Pour la Californie et Troyes : Gérard Arnold

. Pour l'Italie et Le Bouscat : Patrick Modolo

ISSN 2649-3144 / ISSN 2649-8006

Qui ?

QUI, du Petit Suisse, de Guillaume, Charles, Jean-Claude, Gervais, Erik, Jean et Gérard, est le plus normand ?

C'est un fait, presque géographique : pour parler de ce beau coin de France, il faut avoir plus d'un tour dans sa Manche. Et vraiment bien s'y connaître en histoire pour éviter de faire du mont Saint-Michel un palais breton. Mais ne remuons pas le couteau dans la baie et évitons surtout d'en faire tout un fromage. Car en Normandie, nombreux sont ceux qui, du fromage, font leur beurre : il suffit pour s'en convaincre de promener son auge dans ce pays pour se laisser bercer par les doux noms de villages... Laissez-vous guider.

Depuis Paris, ne prenez pas La Douze – qui vous mènerait directement dans le Périgord – mais empruntez plutôt l'A13. Cependant, croisez les doigts pour que cela passe crème, les bouchons n'étant pas l'apanage de la seule région bordelaise.

Vous voici donc arrivé sur les terres de Guillaume et vous vous sentez déjà sûrement conquis. Par les paysages – forcément flatteurs – et la faune locale, constituée notamment de *Corbeaux et de Renards*. Commencez alors votre visite gastronomique par ce magnifique petit village français qui faisait s'ébaudir de plaisir notre ami Desproges – avec cette rime riche en matière grasse – : « *Remember Camembert* ». Profitez-en pour vous tailler la part du lion, avant de vous tailler de là, le village étant bien petit. Le gastronome que vous êtes traversera ensuite Livarot pour enjamber la Touques grâce à son Pont-l'Évêque. Le chemin bifurquera ensuite – les plus fins Gournay seront seuls concernés – pour goûter le neufchâtel, au cœur du pays où il n'y a pas que les ânes qui Bray. Et c'est ici que tout se joue : vous découvrirez, ébaudi vous aussi, l'autre spécialité crémière locale, au goût si peu neutre :



La jetée et le phare de Honfleur
Eugène Boudin – 1853

le petit-suisse, au si grand renom. Mais prenez garde d'en rire. Car sachez-le, ce fromage frais est bien normand : c'est bien ici, à Gournay-en-Bray, que naquit ce suisse pas si petit. De cette anecdote, jamais on ne se flatta ; mais il est encore temps d'en faire tout un Romand, n'en déplaise au sinistre Jean-Claude.

Car de la Normandie à la Romandie, et de Neufchâtel-en-Bray à Neufchâtel en Suisse, il n'y a qu'un pas.

Mais nous ne pourrions pas évoquer cette escapade normande sans qu'elle Vire à l'escale honfleuraise. Honfleur, dont la spécialité culinaire reste plutôt le Boudin, qui ne s'accompagne pas de fromage, mais plutôt de pommes arrosées au calva... Honfleur, donc. Sa lieutenance. Ses plages. Son grand bol d'air à la Baudelaire. Sa pharmacie. Ses rues, ses maisons natales, ses armoires normandes. « Tiens, tiens, tiens, voilà du Boudin ! », vous exclamerez-vous, en contemplant des tableaux du maître en son musée. Et n'oubliez pas de vous arrêter dans les galeries d'art de la ville pour acquérir d'autres reproductions de peintures de maîtres, car à coup sûr, on vous rendra la Monet de votre pièce.

À Honfleur, « j'y ai été », dira le quidam expliquant son récent déplacement dans cette bonne ville du Calvados. « À Honfleur, j'y suis allé », rectifiera le professeur de lettres classiques. Et si jamais vous vous demandez encore qui est le plus illustre natif de la ville, aucune réponse de Normand possible : seul Alphonse, le maître, pourra s'enorgueillir – et sans en faire tout un fromage – d'affirmer : « À Honfleur, je suis Allais ! »

C.Q.F.D. ! 🍷

Patrick Modolo

Ambassadeur pour l'Italie et Le Bouscat

N. B. « Et Gérard, dans tout cela ? » nous demandera le lecteur avisé, après lecture du titre et de cet article. Eh bien, c'est un maître chanteur dont le ramage est encore loin de se déplumer.

**HENRI
JEANSON
1900-1970**



Normand d'adoption, il finit ses jours à Équemauville, près de Honfleur, berceau de la famille d'Alphonse Allais côté Vivien.

Eugène Boudin *Sa Majesté des ciels*

TANDIS QUE le plus grand nombre contemplait la mer, lui scrutait la voûte céleste. Sans relâche, sans répit. Jour et nuit, il épiait ce grand animal liquide, qui ne tient jamais en place et qui n'obéit à personne.

« Il pleut ! Sortons ! » Eugène Boudin fut le premier à faire prendre l'air à ses châssis. Pionnier parmi les impressionnistes, il n'hésite pas à se mouiller les chaussures pour ausculter les nuées. Un ciel se croque mieux, au plus juste, quand il vous passe au-dessus de la tête.

Pendant que les académiciens discutent à perdre haleine du beau, du vrai et du sensible dans l'art, lui ouvre la fenêtre et attrape les nuages au vol. Il ne fait pas école, il n'érige aucune règle, il se contente de faire respirer le spectateur.

Chevalet errant, Boudin sonde le firmament.

Il aime être au champ de bataille, chez lui le ciel ne peut attendre. Huiles, pastels, aquarelles, l'artiste n'invente pas l'azur, il lui laisse la

parole, il lui fait une place de choix, un seul et unique motif qui occupera ses jours et ses nuits.

Père marin, mère femme de chambre, la salinité de l'air normand le ragaillardit.

Né à Honfleur, dès qu'il le peut son cadre prend le large. Corot est son maître, Monet son disciple. Autodidacte pur sucre, il pose un regard

de ces merveilleux cumulo-nimbus, ceux qui ont tant fasciné Charles Baudelaire et puis Françoise Sagan.

Discret presque transparent, il ouvre une croisée vers de nouveaux espaces climatiques, sort de son atelier et s'esquive. Un petit observatoire météorologique dans la poche. Ses toiles sont des bulletins sensibles où les précipitations ne se domesti-

quent pas. Le sujet n'est pas le farniente balnéaire mais ce qui le traverse, ce qui le révèle. Ciels tourmentés, chiffonnés de fulgurances, architecture mobile des nuages, extraordinaire palette des gris, touches vibratoires qui saisissent l'instantané loin des canons conventionnels.

Eugène Boudin se déplace en Bretagne, en Belgique, en Provence, aux

Pays-Bas, mais il ne trouvera la plénitude de son talent que sur les côtes qui l'ont vu naître. Un séjour à Venise en mai 1895 sera son chant du signe. Il demande d'être transporté d'urgence à Deauville, pour y rendre le dernier soupir en dévisageant la ligne d'horizon. Pour l'amour du ciel! 🍷

Patrice Delbourg
*Détenteur des paroles
du maître*



La plage de Tourgeville-les-Sablons - 1893

sincère sur la coupole infinie, sans chichis, sans pathos, manifeste un refus obstiné de tricher avec l'éther. Mieux que des paysages infinis, Boudin nous lègue une leçon de liberté.

Un ciel de la Côte fleurie ne se répète jamais. Il crée la représentation des scènes de « bains de mer ». Sur les plages, les familles bourgeoises prennent la pose sous les parasols, il s'en désintéresse, seule le retient la fuite

En voir de toutes les couleurs

Les couleurs de base, tout le monde les connaît, mais avec les nuances il y a de quoi s'emmêler les pinceaux. Il semble donc utile d'apporter quelques éclaircissements sur certaines d'entre elles.

Vert anis : nuance de vert étonnamment plus proche du petit jaune que du vert bouteille.

Saumon : teinte régulièrement préférée au hareng fermenté et à la morue séchée pour peindre des natures mortes sans risquer de mourir asphyxié.

Rouille : couleur très prisée par l'Occident où l'on rencontre des sites rouille à tout bout de champ'.

Blanc cassis : trouve son origine à Dijon où des consommateurs lassés du petit blanc et du gros rouge qui tâche ont décidé un jour de mixer les couleurs.

Jaune moutarde : régulièrement associé au steak bleu ou rouge sang, contrairement au jaune mimosa que l'on retrouve dans les œufs du même nom.

Taupe : couleur utilisée les yeux fermés pour amuser la galerie par les galeristes qui ont déjà fait leur trou.

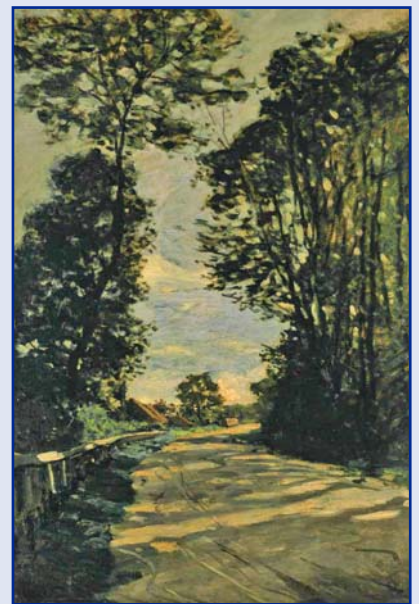
Pierre de Jade

LA FERME SAINT-SIMÉON

La parturiente qui donna la vie à l'œil nouveau



*La Ferme Toutain
à Honfleur*
Camille Corot



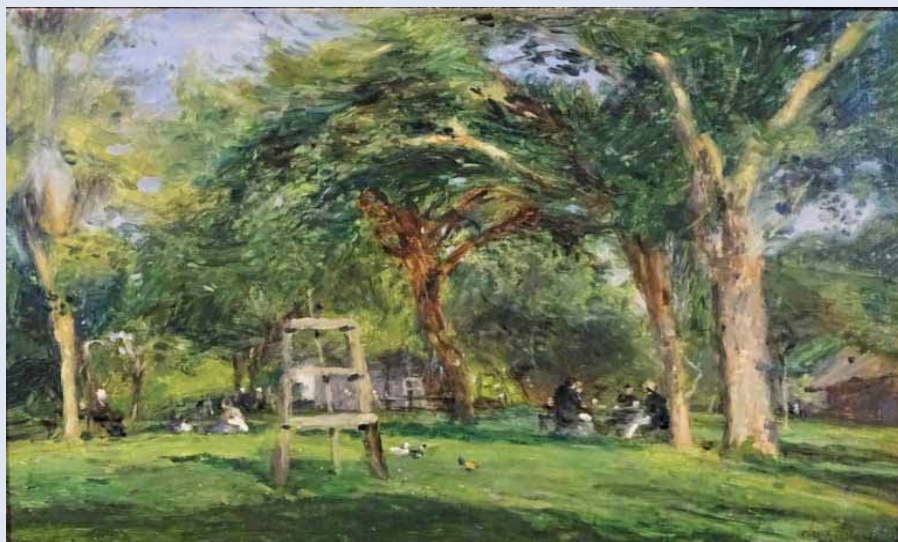
*Route de la ferme
Saint-Siméon*
Claude Monet

ADOLÉSCENT en rupture avec un père qui désapprouvait ses ambitions artistiques, mais déjà petit caricaturiste se faisant un début de réputation locale en présentant ses esquisses chez Gravier, encadreur au Havre, Claude Monet n'avait que dix-huit ans lorsqu'il y rencontra Eugène Boudin qui exposait là ses paysages.

Boudin, son aîné de seize ans, vit immédiatement dans ce débutant le peintre en devenir. Admiratif, il lui dira : « *Quel coup de crayon ! Je regarde toujours avec plaisir vos croquis. Vous êtes doué. C'est enlevé, leste. Bravo ! J'espère que vous n'en resterez pas là. Apprenez à voir et à peindre, dessinez, faites du paysage.* »

Et « faire du paysage », ici, c'était avant tout regarder la mer et le ciel et s'en pénétrer. Boudin poussera Monet, au début fort réticent, à installer son chevalet sur cette côte normande à l'éclat si particulier. Pour le petit croquiste, ce fut un émerveillement. De ses premiers essais de peinture en plein air, en bordure de mer, Monet témoignera plus tard : « *Quelle révélation ! Je fus illuminé. La lumière venait de jaillir.* »

En 1858, Boudin invite Monet à l'accompagner à Honfleur, de l'autre côté de l'estuaire de la Seine. Le jeune homme découvre la ferme Saint-Siméon, modeste ferme-auberge, construite au XVII^e siècle sur les hauteurs de la Côte de Grâce et offrant une vue imprenable sur l'estuaire de la Seine. Six mois durant, il séjournera en 1864 en ce lieu si propice à la création, où sa propriétaire, la mère Toutain, accueillait à bon compte des peintres souvent désargentés. Elle n'intervenait pas dans leurs choix artistiques, son rôle étant celui de la médiation passive : maintenir un espace protégé où l'enfantement d'une autre idée du beau pût se faire librement. Sa fonction fut celle d'*accoucheuse du nouveau*, permettant ainsi l'émergence d'une révolution esthétique, qu'elle ne verra malheureusement jamais reconnue, la ferme Saint-Siméon étant vendue en 1865, neuf ans avant la première exposition impressionniste de 1874.



La Cour Saint-Siméon, à Honfleur
Adolphe-Félix Cals

L'utérus Saint-Siméon

LA MÈRE TOUTAIN, sa propriétaire, offrait le gîte et le couvert pour cinq francs par jour à ces artistes impécunieux qui fréquentaient assidûment la ferme Saint-Siméon jusqu'en 1865.

Les plus grands noms de la peinture s'y sont retrouvés. Au tout début, ce fut Isabey, dans les années 1820-1830, puis Corot, après lui. Dans les années 1850, Boudin, l'enfant du pays, attira dans cette véritable fratrie d'artistes nombre de ses amis. Plus tard, arrivé de Hollande en 1862, Jongkind y côtoya Monet, le jeune invité de Boudin, qui peignit là ses premières grandes toiles dans la nature.

Et bien d'autres après eux vinrent ici, se plonger dans cette sorte de *chaos créatif* où l'on appréciait tout autant le cidre généreux de la mère Toutain, le miroitement incomparable de la mer normande et ses ciels changeants, et jusque tard le soir les discussions enflammées sur la lumière, le mouvement et leurs nouvelles *impressions*. Charles-François Daubigny, Gustave Courbet, Adolphe-Félix Cals, Frédéric Bazille, Alfred Sisley et Camille Pissarro fréquentèrent les lieux.

La ferme Saint-Siméon n'est pas un simple monument historique, ce fut avant tout un lieu de clôture protectrice où s'élabora une géniale beauté avant de naître aux yeux du monde, un incontestable utérus symbolique, qui accoucha d'un bouleversement majeur de l'histoire de l'art : *l'impressionnisme*.

La mère Toutain comme gardienne du seuil

La mère Toutain n'enseigna rien ; elle ne révéla rien. Elle autorisa et permit. Elle fut une figure du seuil : celle qui laisse entrer ; celle qui laisse partir. Elle fut une *maïeuticienne de l'art*.

Ce rôle s'exerça ici dans une sorte d'entre-deux. Entre *ville* et *nature* (Honfleur et la Côte de Grâce), entre *abri* et *errance* (on y séjourne, mais on y peint dehors), entre *solitude créatrice* et *communauté précaire*.

De l'obscurité de la ferme à l'éclat de la toile

La métaphore obstétricale s'applique ici parfaitement.

La conception. Elle eut lieu à la ferme Saint-Siméon dans les années 1858-1865, lorsque de nou-

veaux principes fondamentaux furent expérimentés : plein air, capture de la lumière des ciels, touche fragmentée, couleurs pures, transformation du statut de l'esquisse devenant œuvre à part entière.

Le travail de l'enfancement.

Ce labeur s'opéra en trois temps :

· *La rupture avec l'académisme :*

elle fut douloureuse, comme toute séparation (les artistes de la ferme abandonnaient progressivement les conventions – peinture en atelier, sujets historiques, compositions rigides – pour quelque chose de radicalement nouveau et incertain) ;

· *Les contractions créatrices :* ce furent les allers-retours entre Paris et Honfleur, entre formation académique et liberté normande, qui créaient une incontestable tension productive ;

· *L'accompagnement :* Boudin et Jongkind ont joué le rôle de sages-femmes, guidant l'émergence de cette nouvelle vision sans l'étouffer, encourageant les jeunes artistes à faire confiance à leurs intuitions.

La naissance proprement dite.

Si l'on considère que l'impressionnisme a été conçu dans cette petite ferme, sa gestation aura duré une quinzaine d'années. Son accouchement n'aura lieu officiellement qu'avec l'exposition de 1874 où sera présenté le tableau de Monet *Impression, soleil levant*, qui donnera son nom au mouvement.

Ainsi, la ferme Saint-Siméon a véritablement été la parturiente de l'impressionnisme. Comme toute mère, elle a nourri, protégé, encouragé, et finalement laissé partir ses enfants pour qu'ils transforment le monde de l'art.

Et ce qui a émergé de cette modeste ferme normande a changé à jamais le paysage culturel de l'humanité.

La ferme Saint-Siméon n'a pas seulement produit des œuvres.

Elle a produit un regard.

Une géographie de la création

Modeste pensionnaire de la ferme Saint-Siméon, Monet y apprend à voir sans dire; Boudin y transmet sans imposer; Jongkind y inculque, sans contraindre, la soumission à la lumière, et l'impressionnisme trouve là, avant même son nom, sa condition d'émergence: l'œil nouveau.

Ce silence éduquant est hautement significatif. Le lieu n'est pas pensé, il est intériorisé. Il oblige à une sorte d'ascèse perceptuelle purgeant ainsi les scories d'un classicisme par trop conformiste.

À la fin du dix-neuvième siècle et au tout début du vingtième, d'autres sites célèbres ont aussi réuni des peintres qui, collectivement, ont forgé de nouvelles conceptions de l'art.

De ces lieux de délivrance émergent un certain nombre d'invariants obstétriques:

· *L'isolement fécond*: une solitude créant un espace de liberté vis-à-vis de l'académisme et du marché;

· *La présence nourricière*: l'aubergiste joue ici un rôle maternel symbolique en fournissant nourriture, toit, sérénité, et affection. Ce furent le père Ganne à Barbizon, la mère Toutain à Honfleur, Marie-Jeanne Gloanec à Pont-Aven...

· *La pauvreté libératrice*: paradoxalement, la précarité matérielle libérait de la pression commerciale. Pas de clients à satisfaire, donc liberté d'expérimenter;

· *La nature comme sage-femme*: un paysage particulier – estuaire, forêt, lande, et même environnement urbain non-conformiste comme à Montmartre... – qui tire l'artiste hors des conventions et l'oblige à trouver de nouveaux moyens d'expression;

· *La fraternité compagnonique*: des artistes vivant ensemble, partageant repas, discussions, émulation stimulante et sorties communes pour peindre;

· *La durée de gestation*: aucun de ces lieux n'a produit de révolution instantanée. Il fallut des années de maturation: quinze à vingt ans à Barbizon, dix à quinze ans à Saint-Siméon, plusieurs décennies à Montmartre...

Des personnalités originales

En dépit de ces similitudes frappantes, ces lieux fondateurs présentèrent des différences avec la ferme Saint-Siméon.

· Barbizon – la sœur aînée de la ferme – a enfanté le naturalisme et le réalisme paysager, en imposant le principe de la peinture en plein air. Mais c'est à Honfleur que les futurs impressionnistes la porteront à son apogée. Barbizon a libéré le sujet – la nature elle-même –, à sa suite la ferme Saint-Siméon a libéré



*Les peintres sur le pont
Pont-Aven – 1886*

la technique – la lumière et la couleur;

· L'école de Pont-Aven ne se constitue comme creuset artistique que lorsque la ferme Saint-Siméon décline. À Pont-Aven, c'est une génération suivante qui, ayant assimilé la leçon impressionniste de la précédente, cherchera à la dépasser. La ferme Saint-Siméon était plus intime; Pont-Aven comptait plusieurs

pensions d'artistes, créant ainsi une véritable colonie de peintres. Si la ferme Saint-Siméon a joué sur les nuances des apparences et des teintes, Pont-Aven a imposé la simplification des formes et les aplats de couleur: la nature ne fut ici qu'un point de départ et non une fin, permettant par là l'émergence d'une idée, d'une expression, d'un symbole...

· Montmartre fut une parturiente multiple, un écosystème plus qu'un lieu unique, un quartier-matrice: le Bateau-Lavoir, le Lapin Agile, les cabarets, les ateliers... Contrairement à la ferme Saint-Siméon, Montmartre donnera naissance à plusieurs mouvements: le post-impressionnisme avec Toulouse-Lautrec dans les années 1880-1890; le fauvisme après 1900, puis le cubisme avec Picasso et Braque. Montmartre était urbain, nocturne, parfois sulfureux avec ses cabarets et sa bohème. La ferme Saint-Siméon était lumineuse, calme et tournée vers la nature.

La fin...

Le vingtième siècle verra le déclin de la fonction parturiente des lieux. Après 1920, cette fonction s'atténue. Les moyens de transport modernes abolissent l'isolement; le marché de l'art se professionnalise; les guerres mondiales dispersent les communautés.

La ferme Saint-Siméon aura été ainsi l'apogée de ce modèle, unique dans l'histoire l'art. 💡

Frédéric Brettinni

Ils l'ont tant aimée...



**Jongkind, Émile van Marcke, Claude Monet
et Jean Achard à la ferme Saint-Siméon
Eugène Boudin – 1867**

Élogieux, ils ont tous écrit sur la ferme Saint-Siméon.

De Gustave Courbet: « *On est ici admirablement. Nous sommes à une petite portée de fusil de Honfleur, sur une côte admirable. Nous logeons chez la mère Toutain qui est la meilleure femme du monde. Elle nous soigne comme ses propres enfants.* »

De Claude Monet: « *Quant à moi je suis toujours à Saint-Siméon, on y est si heureux, j'y travaille beaucoup... Nous sommes en grand nombre en ce moment à Honfleur... Jongkind et Boudin sont là, nous nous entendons à merveille et ne nous quittons plus...* »

D'Émile Goudeau: « *Je remontais à la ferme Saint-Siméon et je m'asseyais sous les pommiers rabougris à une table où m'attendait un château de pain brié, un plat de crevettes grises, un maquereau à l'oseille et un pot de cidre écumeux auxquels je faisais honneur ainsi qu'à deux ou trois verres de cette terrible eau-de-vie qui tue les hommes de six pieds.*

Le repas terminé, j'allumais une pipe et je regardais vaguement devant moi par ces échappées de feuillage durant des heures entières [...]. On est en plein paysage de ce vert plantureux qui donne appétit à l'œil et qui envahit peu à peu le cerveau de façon à ruminer au lieu de penser. »

De Lucie Delarue-Mardrus: « *Il y eut ici des hommes venus pour la lumière. Ils logeaient pauvrement, parlaient peu, regardaient beaucoup. Le pays leur a laissé quelque chose dans l'air.* »

De Frédéric Bazille: « *Nous sommes en pleine campagne, à la ferme Saint-Siméon... On est très bien nourri dans cette auberge et pas trop cher.* »

De Charles Baudelaire, amoureux habitué de la côte normande, qui écrira, évoquant les ciels de Boudin peints à la ferme Saint-Siméon: « *Si vous avez eu quelquefois le loisir de faire connaissance avec ces beautés météorologiques, vous pourriez vérifier par mémoire l'exactitude des observations de M. Boudin.*

La légende cachée avec la main, vous devineriez la saison, l'heure et le vent. Je n'exagère rien. J'ai vu. »

F.B.

Et Alphy dans tout ça

Dans une lettre non datée, Alphonse Allais incite son ami et secrétaire parisien David Pelet à s'intéresser de près à la vente de la ferme Saint-Siméon, un commissionnement n'étant apparemment pas exclu pour les deux hommes.

« *Mon cher Pelet,*

[...] *Il est fâcheux que tu ailles à la S.O. vers Pâques, je t'aurais conseillé d'aller passer 2 ou 3 jours à Honfleur voir M. Michel propriétaire de l'Hôtel-ferme de St-Siméon. Il cherche à vendre et avait eu, l'année dernière, un commencement de pourparler avec un des Dubonnet. Si tu pouvais renouer la chose, il y a 2 ou 3 billets de 1 000 à nous partager. Retour de Bayonne, occupe-toi de ça. Avec un permis et l'hospitalité chez Michel, ce déplacement ne te coûtera rien. Réfléchis-y: [...]*

Ton A. Allais »

Lucie, notre Sirène

SI VOUS VOUS PROMENEZ dans le jardin des Personnalités à Honfleur, vous entendrez peut-être Lucie Delarue-Mardrus s'adresser à Alphonse Allais...

« Son sourire moqueur, il l'avait pris sur place
Parmi les marins honfleurais. »



Laissez-moi vous parler un peu de Lucie, notre Sirène de l'Estuaire. De son talent, de son ambivalence, de son courage.

Née le 3 novembre 1874, à Honfleur, cadette d'une fratrie de six filles, elle a habité plusieurs années dans cette belle maison bourgeoise de la ville, qui abrite à ce jour un hôtel de charme.

Toute petite, Lucie était surnommée M^{lle} Quatre Arts, elle écrivait des poèmes, elle savait peindre, faire de la musique. Très sensible, très attachée à sa maison natale, amoureuse des animaux, elle eut beaucoup de peine à quitter son Honfleur pour la région parisienne. Elle reviendra toutefois régulièrement pour les vacances, au manoir de Conti puis au manoir du Breuil. Sa passion pour sa ville et pour sa Normandie se traduira dans de magnifiques poèmes, et aussi en prose.

« J'ai toujours pensé que si le ciel existe, ce doit être cela : dans un pré printanier de Normandie, parmi fraîcheurs humides, boutons d'or, pâquerettes, arbres, ciel bleu, merles, être de nouveau cette petite fille extasiée, perdant le souffle à force de poésie. » (extrait de *Mes mémoires*.)

Elle épousera le docteur Mardrus, homme cultivé, qui a traduit de l'arabe en français les *Contes des Mille et Une Nuits*. Son époux sera fasciné par elle, il l'appelait la princesse Amande, il l'aidera à se faire connaître, il la conseillera. Elle sera vite happée par le monde littéraire et artistique, connaîtra José Maria de Heredia,

André Gide, Paul Valéry, Colette (une grande complicité les liait notamment par leur amour commun des animaux), Debussy... et tant d'autres. Ce sont des années de succès pour elle, auteur connu durant les Années folles, poèmes, romans, musique, peinture.

Lucie est alors au sommet de sa gloire. Elle va dans le même temps voyager énormément avec son mari, notamment en Égypte, dans les pays du Proche-Orient. Les romans qu'elle écrira dénotent une intelligence, une prescience de l'avenir et une capacité à s'adapter à des cultures et langues nouvelles tout à fait extraordinaires.

Toutefois, elle reste viscéralement attachée à sa Normandie natale ; son mari a fait l'acquisition d'une demeure au Haut de la Croix Rouge, le Pavillon de la Reine, ainsi nommé car destiné à un court séjour de la reine Marie-Antoinette. Cette maison, Lucie va l'adorer. Elle y reçoit beaucoup, elle écrit, fait de la musique, de longues promenades à cheval, et voit sa ville natale nichée dans l'estuaire. Elle écrit de merveilleux poèmes :

« J'entendrai, bercée au fond de mon fauteuil
Les bruits du port d'Honfleur qui parlent de voyages
Puissé-je désormais ne jamais oublier
À travers Orients, sables et cités blanches,
Mes tilleuls, ma maison, ma ferme et ce noyer,
Qui porte doucement ma ville entre ses branches. »

Elle écrira aussi *L'Ex-Voto*, son roman le plus connu, dont l'intrigue se situe dans le monde des pêcheurs, à Honfleur et qui sera par la suite adapté au cinéma.



La Vie heureuse, septembre 1905

On a souvent parlé de l'ambivalence de Lucie Delarue-Mardrus. Ambivalence sexuelle, puisqu'elle avait une préférence pour les amours féminines, ambivalence religieuse, car tournée vers Dieu tout en se disant athée, fervente de sainte Thérèse, elle a d'ailleurs écrit un livre sur la petite sainte. Ambivalente sur le sens de la vie puisqu'elle n'a pas

voulu d'enfant, car ne voulant pas donner aussi la mort. Pour ma part, je pense que cet état d'esprit n'a fait qu'alimenter son art, elle n'aurait pas autant et si bien créé sans cette déchirure du cœur.

Le courage de Lucie enfin, c'est d'avoir su combattre. Son mari l'a quittée, mais ils resteront bons amis. Elle va perdre des membres de sa famille tendrement aimés. Elle vivra chichement, devant écrire cette fois pour vivre, devra quitter le Pavillon de la Reine, et vivra ses derniers mois loin de son Honfleur chéri, à Château-Gontier, où elle terminera ses jours dans une grande précarité et dans la souffrance, mais accompagnée de son amie qu'elle avait protégée, Germaine de Castro.

Je voudrais clore ces quelques lignes par une pensée personnelle. Depuis quelques années, alors que Lucie figurait parmi les poètes oubliés, elle revient en force.



*Lucie Delarue-Mardrus au piano
avec Germaine de Castro*

La presse, *Libération*, *Ouest France*, les émissions de télévision de Fr 3, la réédition de *L'Ex-Voto*, les manifestations culturelles en son honneur, Lucie redevient célèbre. Et si elle redevient une femme célèbre, dans l'air du temps, sera-t-elle alors une figure de quelque chose que je ne définis pas, un prétexte supplémentaire à des venues de touristes dans sa ville natale ? Ou une reconnaissance véritable de ce qu'elle a été et demeure, une femme enfant, une femme aimante, voyageuse, curieuse, une amie des animaux, une adoratrice de la Normandie ? Qui va renaître de ce regain ?

Surtout n'oubliez jamais : elle n'a jamais guéri de son enfance. Alors si vous la faites revivre,

prenez soin de notre Lucie. 🕯

Jacqueline Duno
*Présidente de l'Association
des Amis de Lucie Delarue-Mardrus*

Alphonse Allais et ses amis locaux

On ne compte plus les blagueurs qui entourèrent Alphy à Honfleur, les Sapeck, Donnay, peintres farceurs et zutistes endiablés. On connaît moins les nés natifs qui furent ses condisciples, ses camarades, loin des lumières de la ville et de la notoriété. Ainsi, un très riche marchand de bois du Nord, ancien condisciple d'Allais, le rencontre sur la jetée et lui confie :

— Je suis un bien mauvais client pour toi, dit-il, je n'achète jamais de livres.

— Oh ! mon vieux, riposte Allais, c'est un prêt pour un rendu, tu sais : moi je n'achète pas de planches.

Dans ce monde modeste Alphonse Allais trouva dans un ouvrier-peintre son lecteur le plus assidu, unique compatriote peut-être qui ait acheté tout ce qu'il a produit. Ils s'étaient connus au catéchisme, puis au régiment. La vie les sépara, et, Allais devenu célèbre, le hasard les remit en présence.

— Tiens ! c'est toi, mon vieux X..., fit l'écrivain avec cette rondeur cordiale qui mettait tout de suite les gens à l'aise. Que deviens-tu... ? Assieds-toi donc, nous allons prendre un bock ensemble.

Et les voilà : l'écrivain et l'artisan, en égaux complices, comme au temps où ils portaient tous deux la blouse collégienne et la capote de soldat.

Son camarade lui confia qu'il lisait tous ses articles, qu'il découpait pour les coller dans un album. Il conservait aussi les portraits de lui dénichés dans les périodiques, encadrant les grands, fixant les petits aux murs de sa chambre.

Allais, fort touché, mit le comble à son bonheur en lui offrant une de ses photographies et son dernier livre avec une dédicace.

Quand Allais mourut, le peintre-ouvrier le pleura comme un frère pour lequel on éprouve une tendresse pleine de fierté.

Jean-Pierre Delaune

Les bons mots de nos académiciens

Alphonse Allais (Honfleur 1854 – Paris 1905)



« J'ai toujours eu l'amour des terrasses de café, et la conception la plus flatteuse du paradis serait, pour moi, une terrasse de café, d'où l'on ne partirait plus jamais. »

« Il faut vous dire qu'à la suite d'une chute de cheval j'ai perdu tout sens moral. »

« Le cas que vous me signalez n'est pas si rare que vous semblez le croire. J'ai souvent remarqué, pour ma part, que les cocus épousaient de préférence les femmes adultères. »

« À qui doit mourir du choléra, Dieu dépêche les microbes du choléra, de même qu'il décerne le microbe du coup de pied dans le cul à celui qui doit recevoir un coup de pied dans le cul. »

« Depuis ma plus tendre enfance (ma mère vous le dira), j'ai toujours remis au surlendemain ce que j'aurais parfaitement pu faire l'avant-veille. »

« Je ne suis pas de ceux qui s'imaginent qu'ils n'ont qu'à ouvrir la bouche pour que les alouettes y tombent toutes rôties... Non, mais tout de même j'ouvre la bouche de temps en temps. »

« Les tiroirs de la commode, la porte de l'armoire, tout était ouvert, même la gorge de la locataire, une fille galante du nom de Louise Lamier. La police flaira tout de suite un crime. »

« Moi aussi, je rêvais d'antiparlementarisme, de république honnête !

Je voyais la France prospère à l'intérieur, respectée au-dehors : des bêtises, quoi ! »

« La statistique a démontré que la mortalité dans l'armée augmente sensiblement en temps de guerre. »

RÉBUS Que chante ce légionnaire honfleurais en voyant son concitoyen peintre ?



Solution : « Tiens ! voilà du Boudin. »

Bourvil

La bienveillance en rire majeur

IL AVAIT la maladresse élégante de ceux qui trébuchent exprès pour mieux se relever. Une pudeur bredouillante sous une veste trop large, des mains qui se tortent, ne savent jamais que faire. Une silhouette de profil qui demande pardon d'exister si fort.

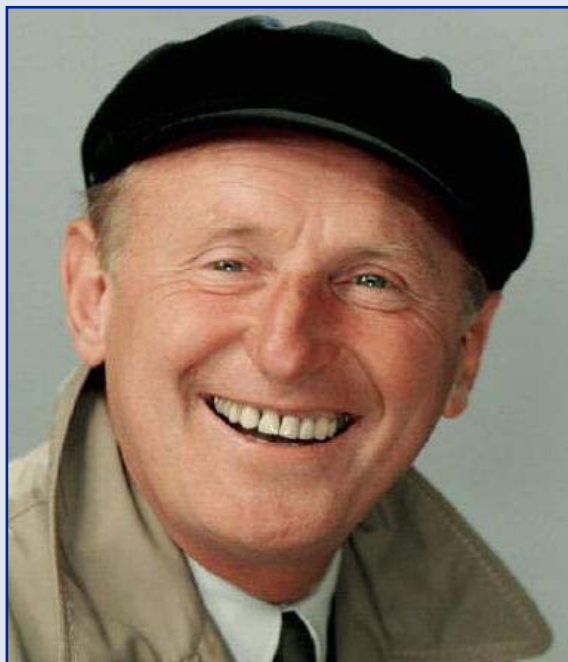
Conçu dans le bocage normand, tout destinait André Raimbourg à reprendre la ferme familiale. Il fait son service militaire dans la fanfare et s'essaye à quelques saynètes comiques issues du répertoire de Fernandel. Une brève vocation d'apprenti-boulangier lui avait appris sur les tréteaux à bien faire monter la pâte avec le public. Bourvil est né.

Le music-hall lui fait les yeux doux. « Mon goût premier est de faire rire », aime-t-il à proclamer à la cantonade. L'humour chez lui est une forme supérieure de bonté, une oasis de bienveillance. Il ne joue pas au malin, il préfère jouer juste. La gentillesse devient subversion, le sourire une forme de réparation.

L'air de rien, la chanson demeurera durant toute sa trop brève carrière, son jardin secret. Son timbre aigret, goguenard, fait merveille dans *Salade de fruits*, *La Tactique du gendarme* ou *Les Crayons*. Sur un ton plus mélancolique, *La Ballade irlandaise* et *Le Petit Bal perdu* lui donnent ses lettres de noblesse dans le registre de la ritournelle désenchantée.

Pour le meilleur et pour le pitre, il enchaîne quelques métrages nullement impérissables : *Pas si bête*, *Le Rosier de madame Husson*, *Cadet Rousselle*, *Sérénade au Texas* ou *Le Trou normand* avec une débutante nommée Bardot. Son personnage récurrent d'imbécile heureux, de ravi de la crèche, lui colle tellement à la peau que beaucoup le sous-estiment.

Robert Enrico lui offre un rôle clivant, très physique aux côtés de Lino Ventura dans *Les Grandes Gueules*.



Ses personnages, Bourvil les prend par la main pour les présenter au public. Ainsi l'inoubliable Fortunat, Honoré Haudouin dans *La Jument verte*, Marcel Martin dans *La Traversée de Paris*, un très antipathique Thénardier dans *Les Misérables*. Il campe un formidable *Drôle de paroissien* sous la direction de Jean-Pierre Mocky avec qui il tournera huit autres films. Humaniste jusqu'au bout des ongles, les nuances de ses interprétations sont infinies, il sait jouer de l'accordéon comme de la flûte traversière,

du tambourin comme de l'épinette.

Il nous rappelle sans cesse que l'on peut être populaire sans être vulgaire, trivial. Toujours au service du spectateur, il ne se multiplie que pour lui plaire. Ce seul souci guidera tout son passage terrestre. Acteur pétri de valeurs morales, il est la décence personnifiée. Sous des allures appuyées de benêt de clocher, quand il entre dans la lumière l'humanité respire soudain mieux.

Son sketch sur « l'eau ferrugineuse », écrit par Roger Pierre, est un succès des scopitones. « Et dis-sous... c'est pas cher ! » Quelque temps avant sa soudaine disparition, il se livre à une désopilante parodie de *Je t'aime moi non plus* en compagnie de Jacqueline Maillan. Riche de toutes les composantes du cœur, dénué de la moindre arrogance, il triomphe sur toute la palette des émotions, de la poilade aux sanglots, le panache à la boutonnière. C'est seulement au générique de son antépénultième film *Le Cercle rouge* de Jean-Pierre Melville, où il endosse la troublante défroque du commissaire Mattei, qu'il consent à inscrire son nom en entier au générique : André Bourvil. Il ne verra pas les affiches de cette consécration. Il meurt à 53 ans, en pleine mutation de carrière. Il voulait jouer Sartre ! 🍷

Patrice Delbourg
Détenteur des paroles du maître

Mon chien et moi...

ESCAPADE À HONFLEUR

QUAND j'annonce à Youki que j'ai l'intention de l'emmenner passer un week-end à Honfleur, il ne se trémousse pas, le moins qu'on puisse dire, d'enthousiasme.

— C'est où ça, Honfleur ? me grogne-t-il sur un ton peu encourageant, mais qui a le mérite tout de même de ne pas couper court à notre échange.

Je lui indique que cette petite cité normande, bâtie au bout de l'estuaire de la Seine, avec vue sur la Manche, appartient à la catégorie des sites touristiques incontournables qu'on pourrait regretter de ne pas avoir visités. Je me garde de lui préciser que je n'ai jamais eu l'honneur d'y mettre les pieds et me suis informé sur Internet. Ainsi puis-je lui vanter les merveilles que nous pourrions découvrir ensemble. Il m'écoute poliment, sans plus.

— Je ne suis intéressé par les monuments historiques que si je peux lever la patte dessus, me déclare-t-il, visiblement satisfait de sa répartie.

Feignant de ne rien avoir entendu, je poursuis :

— Honfleur est aussi une ville d'art et d'artistes sans égale. Elle a donné naissance à l'un des hommes de lettres d'exception, Alphonse Allais, dont l'œuvre multiple n'est jamais dépourvue d'humour. Je n'oublie pas la poétesse Lucie Delarue-Mardrus qui en est aussi native. Nous pourrions aller leur rendre un petit hommage...

— Si tu pouvais m'assurer qu'à Honfleur les chiens sont traités comme nulle part ailleurs et peuvent se promener dans les rues en toute liberté, il est possible que je sois partant ! Tu peux ?



Le filou imagine bien que je ne dispose pas de ce pouvoir. Convaincu alors de perdre mon temps à tenter de le rallier à ma cause, je finis par jeter l'éponge et lui annonce que je me rendrai seul à Honfleur. Sa réaction me laisse à penser que les miracles existent. La perspective de s'imposer deux jours de solitude à la

maison lui a certainement mis un coup au moral. Il lève l'une de ses pattes comme s'il allait prêter serment et me signale que sa conscience lui rappelle qu'en toutes circonstances, sa place est auprès de moi. Puis, sur un ton où l'humilité et l'allégeance sont de rigueur, il enchaîne :

— Dis, tu crois que je pourrai les rencontrer, tes amis de la littérature ?

Prenant garde de ne pas faire retomber son apparent enthousiasme, je m'impose la tâche délicate de lui répondre aussi favorablement que possible :

— Ils ne sont plus de ce monde mon Youki mais rassure-toi, leur esprit reste toujours vivant à Honfleur. Il nous accompagnera tout au long de notre séjour.

Enfin, jugeant la coupe insuffisamment pleine, je prétends sans crainte d'abuser qu'Alphonse et Lucie aimaient beaucoup les chiens.

Que n'ai-je pas dit là ? Youki aussitôt m'impose d'avancer notre départ de plusieurs jours, par rapport à la date prévue. Il sait trouver les mots pour me convaincre de l'urgence de cette nécessité :

— J'ai hâte de m'associer à toi pour leur rendre hommage, tu comprends ! 🐾

Jean-Claude Delayre

Devenir membre

Pour devenir membre de notre association, sélectionnez la catégorie et adressez votre chèque à **Jean-Pierre Delaune – Institut Alphonse Allais – 28, allée des Catalpas – 77090 Collégien.**

Chèque libellé à l'ordre de l'**Institut Alphonse Allais**,
auquel l'Académie Alphonse Allais a confié sa trésorerie.

Catégorie 1 (formule « Jeunesse », moins de cinq ans et demi) : 30 €

Catégorie 2 (formule « Allais ») comprenant la réception à domicile du bulletin *Alphy*
et de la Comète de Allais : 40 €

Catégorie 3 (formule « Allais-retour ») : plus chère, dont le montant est laissé à votre appréciation.

Tout adhérent bénéficie d'une information privilégiée et d'une priorité d'information concernant nos manifestations, ainsi que de l'envoi électronique d'*Alphy*.

NOTE DE L'AUTEUR:
Pour se jouer 840 fois de suite ce motif, il sera bon de se préparer au préalable, et dans le plus grand silence, par des immobilités sérieuses.

♩ Très lent



♩ A ce signe il sera d'usage de présenter le thème de la Basse

THÈME



“Je m’appelle Erik Satie... comme tout le monde.”

Partition de Vexations pour piano

IL POSSÉDAIT une âme d’Auguste le clown. Derrière son apparent sourire dissimulant un spleen baudelairien, les compositions du musicien auraient pu accompagner les œuvres cinématographiques de Georges Méliès.

Erik Satie (1866-1925) possédait – comme son aîné notre cher Alphy, également Honfleurais –, une autodérision chevillée au corps : « *Je suis venu au monde très jeune dans un monde très vieux.* » Une gémellité spirituelle unissait ces deux natifs du bocage normand. Un journaliste écrivit à la suite d’un récital du compositeur à Paris : « *Monsieur Erik Satie me semble un Alphonse Allais musical dans les veines de qui coulerait – plus limpide et très bleu-blanc-rouge – le sang d’un Igor Stravinsky.* »

Le talent et la personnalité d’Erik Satie influencèrent nombre

d’artistes dont certains participèrent à la création de ses ballets : Claude Debussy dont il fit la connaissance alors qu’il était pianiste au Chat Noir, Maurice Ravel, Francis Poulenc qui orchestrèrent ses compositions, mais aussi le peintre Pablo Picasso et le poète Jean Cocteau. Sa musique suait par tous ses pores d’une bucolique mélancolie, à l’image de ses *Gymnopédies* pouvant figurer de nostalgiques promenades le long des falaises d’Étretat.

Vexations...

En 1893, à la suite d’une déception sentimentale, il compose *Vexations*, courte mélodie lugubre où en en-tête il spécifie : « *Pour jouer 840 fois de suite ce motif, il sera bon de se préparer au préalable, et dans le plus grand silence, par des immobilités sérieuses* », manière originale

de faire sonner le glas d’un amour déçu. Si l’interprète suit l’ordonnance temporelle de l’auteur, cette morne ritournelle atteinte, selon la cadence, une durée totale de quatorze à vingt-huit heures, ce qui en fait le solo le plus long du répertoire pianistique.

Cette œuvre ne sera créée qu’en 1963, par dix pianistes qui se relayeront dix-huit heures durant, pour ne pas tomber de fatigue, mais finiront complètement démoralisés par la répétition de cette funèbre complainte.

Connaissant l’esprit cabotin d’Erik Satie, aller jusqu’à dire qu’il ait voulu éviter la torture de jouer sa macabre composition de son vivant pour en laisser le plaisir à d’autres, il n’y a qu’un pas.

Qu’il a dû franchir dans un éclat de rire. 🧐

Thierry Delamarre



Les petits métiers d’antan

Pittoresque
banquier ambulant
à Honfleur

« *Ils sont beaux,
ils sont chauds mes lingots!...* »

Ils ont osé l'écrire...

*« Les gardes républicains reculaient pas à pas,
tandis que les soldats viets, baïonnette au canon, avançaient sur leurs talons. »*

Liberté de Normandie – 11 octobre 1954

*« M. J. Le Gallec, premier adjoint au maire, sera absent de Villequier
du samedi 14 août au samedi 4 septembre inclus. Nos plus sincères félicitations. »*

Le Havre – 14 août 1954

*« Le travail du dimanche et des jours fériés étant suspendu
du dimanche 1^{er} août au 1^{er} décembre à l'exception du jour de Toussaint,
les vaches venant en chaleur le dimanche seront inséminées en priorité le lundi matin. »*

Paris-Normandie – 27 juillet 1954

« On demande dame sachant casser des œufs. Biscuiterie. »

Paris-Normandie – 8 septembre 1954

*« M. et M^{me} Battisti, M. et M^{me} Désidéri, font part du mariage de leurs enfants Xavière et Joseph
qui a eu lieu dans la plus triste intimité. »*

Paris-Normandie – 29 juillet 1954

« On nous prie d'annoncer le mariage de M^{lle} Monique Dossier avec M. Michel Lachèze. »

Paris-Normandie – 18 décembre 1954

*« Ce corps, auquel il manquait la tête, le bras droit, l'avant-bras gauche et la jambe gauche,
ne portait pas de blessures apparentes. »*

Le Havre – 28 novembre 1966

« Un sport qui monte : LE PARACHUTISME. »

Paris-Normandie – 17 décembre 1965



Les cocus-de-la-Comète

Sous l'impulsion de son président Philippe Davis, et de son nonce Xavier Jaillard, l'Association des Amis d'Alphonse Allais a entrepris, en toute illégalité et en pure perte, une opération de forfaiture visant à mettre la main sur notre association l'Académie Alphonse Allais.

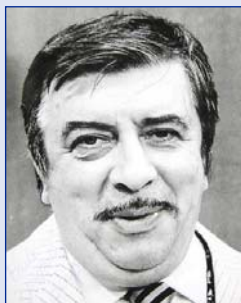
Cela serait risible si, profitant de la naïveté de quelques-uns, ces imposteurs ne leur avaient fait miroiter une « intronisation » dans notre cercle, aussi grotesque que contraire à la législation, ou un prix dont nous sommes seuls propriétaires. Les malheureuses victimes, dont les noms figurent ci-dessous, dans une liste non exhaustive, ne sont évidemment pour rien dans cette imposture.

Paul ADAM	Christiane BOPP	Marc FAYET	Olivier LEJEUNE	Anne RICHARD
Sandrine ALEXI	Éric BOUVRON	Philippe FERTRAY	Serge LLADO	Muriel ROBIN
Myriam ALLAIS	Christophe CAROTENUTO	Liane FOLY	Rebecca MAI	Roland ROMANELLI
Fabienne AMIACH	Pierre-Jean CHALENÇON	Jean-Louis FOURNIER	BLANDINE MÉTAYER	Nathalie SAINT-CRICO
Pascal AMOYEL	Philippe CHEVALLIER	Catherine FROT	Raphaël MEZRAHI	Jacques SANTAMARIA
ARMELLE	Sylvain COLLARO	Thierry GARCIA	Nelson MONFORT	Sandrine SARROCHE
Pierre AUCAIGNE	Sophie DAVANT	Anne GOSCINNY	Éric NAULLEAU	TEX
David AZENOT	Jean-Louis DEBRÉ	Léa LANDO	Tanguy PASTUREAU	Fabienne THIBEAULT
Didier BARBELIVEN	Patrice DREVET	Éric LAUGÉRIAS	Valérie PERRIN	Marc TOURNEBŒUF
Julie BATAILLE	Antoine DULÉRY	Bernard LE COQ	GÉRARD PONCET	Arnaud TSAMERE
Marie-Paule BELLE	Anny DUPEREY	Fabien LECŒUVRE	YVES PUJOL	Ben TSAMERE
François BERLÉAND	André DUSSOLLIER	PASCAL LÉGITIMUS	Mathieu RANNOU	—

... et les super-cocus-de-la-Comète, qui n'ont jamais obtenu le prix Alphonse-Allais :

Jean-Claude CARRIÈRE †; René de OBALDIA †; Philippe SARDE; Alexis GRÜSS; Claude LELOUCH; Pierre RICHARD.

Ma tante d'Honfleur...



Jean Parédès

ELLE a fait l'objet de deux films, d'après une pièce de théâtre, une comédie, de Paul Gavault (contemporain d'Allais puisque né le 1^{er} janvier 1866 à Paris, soit une douzaine d'années après Alphy).

La pièce fut créée en 1914 au théâtre des Variétés, à Paris. C'est une comédie en trois actes, jouée en 1914 et reprise en 1922.

En 1914, on n'avait pas trop envie de rire...

Elle fit long feu, le feu des armes, long entracte durant lequel les rires se firent rares.

La pièce fut reprise en 1920, au théâtre du Nouvel Ambigu.

En 1932, André Gillois réalisa un film de 85 minutes, en noir et blanc bien évidemment.

On sait que la situation s'est pas mal dégradée par la suite, ce qui pour un temps fit un nœud aux boyaux de la rigolade.

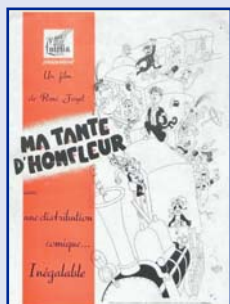
Dans l'euphorie de l'après-guerre, on remit le couvert.

Une nouvelle version de *Ma tante d'Honfleur* vit le jour en 1949 sous la forme d'un nouveau film de 82 minutes (toujours en noir et blanc) réalisé par René Jayet, sur une musique de Vincent Scotto.

Le film sortit le 14 avril 1949 à Marseille.

Et le 31 août à Paris¹.

Jean Parédès y jouait le rôle du neveu bambochard qui, faisant croire à sa tante (d'Honfleur) qu'il poursuit ses études, profite éhontément de son innocente générosité.



Dans ma jeunesse, j'avais souvent entendu une expression évoquant « La tante d'Honfleur », sans trop savoir à qui l'on faisait référence. J'ai compris plus tard qu'on entendait par là faire endosser à un tiers le coût d'un achat dispendieux. Mais c'était pour rire, car je n'ai pas le souvenir qu'on ait pu dans la famille, un jour, joindre les actes à la parole. 🍷

Marc Balland

1. *Détail journalistique: notre Camerdingue, Marc Balland, est né juste entre ces deux dates (ndlr).*

SUR LE CARNIER DU VIGOMTE

Au collège d'Honfleur un prof terminait toujours son cours en disant: « Un petit calcul et on s'en va ? »

Même s'il savait que la petite Normande a un engin qui sent le Calvados.

Ce n'est pas comme Carla qui, à Caen, aime faire des tripes à son p'tit Paul, lequel préfère la tarte locale aux pommes mûres...

En ce qui me concerne, dînant dans le Perche, j'ai pu goûter à la cervelle et à la macreuse et, dans ma chambre, savourer la galette craquante de la patronne!

Jean-Pierre, quant à lui, sentait une forte odeur de marron en approchant du quai, sur le marché au poisson d'Honfleur, où il prit la précaution de bien emballer les palourdes tout en préférant les fines coquilles...

Patrick Salue



Hommage au beau



QUELLE bonne idée que ce « Spécial Honfleur » ! Je salue ici l'heureuse initiative de notre comité de ré-

daction de rendre hommage à cette riante cité du Calvados.

J'ai hâte de découvrir dans le numéro que vous tenez en main les lignes admiratives que mes camarades consacrent à Lucie Delarue-Mardrus, à Erik Satie et à Eugène Boudin. Toutefois, si j'apprécie hautement les vers de ma consœur, si je suis sensible aux harmonies de l'auteur des *Gymnopédies*, c'est au dernier que vont tout mon transport et tout mon emballement, quoique je continue aujourd'hui encore de m'interroger quant au choix de son nom d'artiste. Quelle mouche l'a donc piqué de choisir un tel pseudonyme ? Imagine-t-on Michel-Ange répondant au nom de « Salami » ou Albrecht Dürer

à celui de « Frankfurter Würstchen » ? Alors, pourquoi « Boudin » ? Pourquoi pas « Chipolata » ou « Andouillette » ?

Quoi qu'il en soit, il n'en demeure pas moins vrai que l'alchimie lie souvent peintres, compositeurs et poètes. Au Bateau-Lavoir de Montmartre comme au piano du Chat Noir ou rue Férou, sur le chevalet, le clavier ou le lutrin, ce sont les mêmes émotions qu'offrent rapins, musiciens et rimeurs aux adorateurs de Vénus, d'Euterpe et de Calliope.

Je me devais donc de témoigner par quelques vers mon respect pour notre Honfleurais de la palette. Ainsi, j'ai voulu imaginer ses mots ultimes à l'heure où il lui fallut rendre ses pinceaux au Créateur, en un gracieux poème tout en nuances que je vous livre ci-dessous :

*Non ! tu n' les verras plus
Les toiles de mon cru,
J'ai posé mes brosses.
Et je les ai vendues
Aux premiers venus
Pour nourrir mes gosses.*

Comme quoi, dans l'émotion, les couleurs de la palette associent parfois joliment, en leur délicatesse, les arcanes de la versification et l'élégance du verbe. 💡

Votre oncle affectionné,

Philippe Davis
Poète contemporain

**HENRI
JEANSON
1900-1970**



« *La première impression est toujours la bonne, surtout quand elle est mauvaise.* »

LE SITE OFFICIEL DE L'ACADÉMIE ALPHONSE ALLAIS

Vous y accédez ainsi : alphonseallais.fr

Vous y trouverez historique, contes, actualités, liens, etc. Ce site est le vôtre.

N'hésitez donc pas à nous faire part de vos suggestions en écrivant à :

academie.alphonse.allais@alphonseallais.fr

Honfleur ville moche ?



Entrée de Honfleur – Photo Paysages de France

FIN JANVIER DERNIER, on tirait les rois dans ma loge. Comme presque tous les locataires étaient présents, j'avais prévu deux théières de « Kusmi tea Prince Vladimir bio ». Quand tout à coup...

— T'as vu ça ?

M. Bronsky, notre locataire rabbin du 3^e droite, pénétra en trombe, tenant à la main un journal qu'il secouait, et me tutoyant de colère.

— Vous avez l'air particulièrement bien énervé, Joseph ? m'enquis-je.

— Vous ne savez pas... Se tournant vers les autres : « Elle ne sait pas ».

Il agitait toujours son journal.

— Ces cochons de folliculaires n'en manquent pas une. Écoutez ça : « Chaque année, l'association Paysages de France procède à un classement des villes les plus "moches" de France. » Et tenez-vous bien, les amis, la belle ville de Honfleur que nous aimons tant figure en bonne place dans ce classement, au prétexte que l'on y verrait trop de panneaux publicitaires à l'entrée.

— Quels cons ! ne put s'empêcher de réagir M^{me} Lebel (RDC gauche), inconditionnelle de ce joli port normand.

— Si je comprends bien, enchaîna M. Chouvert (2^e face), lui aussi amoureux de la cité, la présence de Honfleur dans ce classement est due à l'abondance de publicités. Qu'importe alors que la ville regorge d'endroits envoûtants, tels que Sainte-Catherine, le

port de plaisance et le Vieux Bassin. Peu leur chaut que des artistes admirables soient nés ou aient assidûment fréquenté l'endroit. Et ne compte pour rien que les visiteurs français et étrangers viennent admirer la beauté des bateaux et des édifices bordant le port, également connu pour ses restaurants.

Pour ma part, tout en servant le thé, je fis observer que si l'on devait dégrader la note des villes en raison de la surabondance des publicités, il ne resterait plus beaucoup de cités exemptes de cette sanction.

— Sans parler des panneaux électoraux qui, à chaque élection, vantent les mérites de tel ou tel candidat à la mairie, à la députation, à la présidence, et qui ne brillent pas, eux non plus, par leur élégance ou leur éclat, poursuivit M. Duravier (4^e droite), qui ne vote jamais.

Malicieusement, M^{me} Simonneau (1^{er} face) rappela que si Champlain était parti pour le Canada il y a quatre siècles, ce n'était pas pour échapper aux réclames des constructeurs automobiles, des fabricants de couches-culottes ou des banquiers avides de proposer leurs produits financiers, mais bien plutôt pour s'inspirer sur place de nécessaires suppléments d'art de vivre et de culture.

— Et encore, il a pris son temps, compléta M. Duravier. Deux mois de voyage pour y parvenir, c'est-à-dire à peine moins que Phileas Fogg dans son tour du monde, mais beaucoup plus que notre navigateur Coville.

— C'est vrai. Tout va plus vite, trancha M. Duval (1^{er} gauche). Au point qu'il nous faut anticiper sur les événements.

— Oh oui ! compléta son épouse. Avec mon mari, nous avons été obligé de réserver une place à la crèche avant même de mettre en route notre premier enfant.

— Eh oui, tout s'accélère, dit M^{me} Galéa (3^e face).

— Même la connerie, ne pus-je m'empêcher de lancer en guise de conclusion.

On reprit du thé, et M. Bronsky tira la fève. Ce qui le calma quelque peu. 💡

M^{me} Michu

HENRI
JEANSON
1900-1970



« À mon avis, les généraux qui meurent à la guerre commettent une faute professionnelle. »

La face cachée de l'art

Honfleur sous la neige

Henriette
le Pesqueur
(1909-1993)

Donnant vie à cette scène inhabituelle pour le lieu, l'artiste témoigne d'une grande empathie envers ses personnages, dont elle nous laisse deviner les pensées. Hélas ! Le Honfleur de la Belle Province est avant tout une modeste bourgade rurale qui, certes, ferait volontiers profiter de ses raquettes sa jumelle de cœur en cas de besoin.

Mais quant à la contrepartie envisagée, il ne faut peut-être pas espérer détourner si facilement autant de villégiateurs épris de la côte normande !

F. P. L.



ANNONCES CLASSÉES

Lieutenance

Gardien de la lieutenance de Honfleur, aguerri par trente années au service du monument et avide de promotion, aimerait faire valoir ses droits au titre de responsable d'une capitainerie.

Information

Les amis de Lucie Delarue-Mardrus, d'Erik Satie, d'Eugène Boudin et d'Alphonse Allais tiennent à faire savoir qu'aucun lien ne rattache l'un d'eux à la cité de Palavas-les-Flots.

Offre d'emploi

Pharmacien honfleurais, lassé que son fils aîné s'abîme dans les facéties collégiennes au détriment de ses études de potard, recherche précepteur doté d'humour.

Vend

Au bénéfice des deux paroisses, billets pour la rencontre œcuménique de catch opposant Sainte-Catherine à Saint-Léonard. S'adresser mairie de Honfleur. Réduction pour les ecclésiastiques.

Offre

Restaurant de la Côte de Grâce, habituellement fréquenté par d'inconditionnels adorateurs de Xavier Jaillard, propose également à sa clientèle assortiment de petits fours. S'adresser sur place ou au théâtre municipal.

Animaux.

Donne chat noir, joyeux et farceur, pour cabaret montmartrois. On joint pianiste honfleurais susceptible d'animer soirées endiablées.

SONNET HOLORIME

Invitation à venir à la campagne prendre le frais,
une nourriture saine et abondante,
des sujets de chroniques et des « bitures ».

*Je t'attends samedi, car, Alphonse Allais, car
À l'ombre, à Vaux, l'on gèle. Arrive. Oh! la campagne!
Allons – bravo! – longer la rive, au lac, en pagne;
Jette à temps, ça me dit, carafons à l'écart.*

*Laisse aussi sombrer tes déboires et dépêche!
L'attrait: (puis, sens!) une omelette au lard nous rit,
Lait, saucisse, ombres, thé, des poires et des pêches,
Là, très puissant, un homme l'est tôt. L'art nourrit.*

*Et, le verre à la main, - t'es-tu décidé? Roule –
Elle verra, là mainte étude s'y déroule,
Ta muse étudiera les bêtes et les gens!*

*Comme aux Dieux devisant, Hébé (c'est ma compagne),
Commode, yeux de vice hantés, baissés, m'accompagne,
Amusé, tu diras: «L'Hébé te soûle, hé! Jean!»*

Jean Goudeski

Cabaret du Chat Noir, août 1892

FABLE EXPRESS

*Il rêvait de connaître Honfleur:
Le trépas le prit sur la route.
Pour qu'à jamais quiconque en doute :
À ses obsèques point de fleurs.*

Moralité

Ni Honfleur ni couronnes

Sganalli